

La menace des faibles

Les gagnants, de François Archambault, mise en scène de Véronika Makdissi-Warren, production du Groupe Ad Hoc en collaboration avec Le Théâtre Niveau Parking, au Théâtre PÉRISCOPE, du 4 au 22 mars 2003

Au moment de sa disparition, de Jean-Frédéric Messier, mise en scène de Benoît Vermeulen, production du Théâtre Le Clou, présentée par Les Gros Becs au Théâtre de la rue Saint-Jean, du 26 au 29 mars 2003.

Jacqueline Bouchard

Number 191, July–August 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18246ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bouchard, J. (2003). La menace des faibles / *Les gagnants*, de François Archambault, mise en scène de Véronika Makdissi-Warren, production du Groupe Ad Hoc en collaboration avec Le Théâtre Niveau Parking, au Théâtre PÉRISCOPE, du 4 au 22 mars 2003 / *Au moment de sa disparition*, de Jean-Frédéric Messier, mise en scène de Benoît Vermeulen, production du Théâtre Le Clou, présentée par Les Gros Becs au Théâtre de la rue Saint-Jean, du 26 au 29 mars 2003. *Spirale*, (191), 57–58.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

LA MENACE DES FAIBLES

LES GAGNANTS de François Archambault

Mise en scène de Véronika Makdissi-Warren, production du Groupe Ad Hoc en collaboration avec Le Théâtre Niveau Parking, au Théâtre Périscope, du 4 au 22 mars 2003.

AU MOMENT DE SA DISPARITION de Jean-Frédéric Messier

Mise en scène de Benoît Vermeulen, production du Théâtre Le Clou, présentée par Les Gros Becs au Théâtre de la rue Saint-Jean, du 26 au 29 mars 2003.

PARALLÈLEMENT AUX thèmes flamboyants de la tragédie classique, toujours d'actualité parce que ce sont ceux de la tragédie humaine, il faut bien mettre en mots et en scène des problématiques résolument contemporaines. Si leur contexte semble moins spectaculaire, ces dernières recèlent aussi des enjeux dramatiques. Les pièces suivantes, dans un style mordant et humoristique qui n'empêche pas la réflexion que l'on veut susciter, décapent les masques un peu trop *politically correct* que nous affichons face à la différence.

Être le meilleur comme tout le monde

Les gagnants. Voilà une œuvre étrange qui ne surprend pas mais touche énormément. François Archambault a écrit ce texte en 1994 et depuis il le révisé et le remanie presque chaque année, peut-être parce que, dit-il, il « *est obsédé par les rapports de force qui affectent notre vie de tous les jours et fasciné de voir comment les "forts" se sentent menacés par ceux qui sont censés être les faibles...* » et qui sont différents d'eux. L'action se déroule autour d'un jeune homme solitaire au profil perdant sur tous les plans : dans sa vie amoureuse, sociale et professionnelle, rien n'arrive, sinon des occasions ratées et des maladresses de comportement. Ses amis essaient par diverses manœuvres de l'inclure dans leur camp, celui des gagnants qui paraissent toujours bien et s'expriment aisément, mais dont les liens d'amitié sont rongés par l'hypocrisie et la trahison. Ces gens très centrés sur eux-mêmes, sur leurs intérêts et leurs prétendues réussites sont en réalité tourmentés, constamment tiraillés entre leur performance de façade, la satisfaction de leurs désirs et la recherche d'un bonheur authentique. À quoi leur sert d'être heureux si les autres croient qu'ils sont malheureux ? disent-ils, poussant à l'extrême leur logique du paraître. Pour être admis dans le club des gagnants, en effet, faire reconnaître son bonheur et le faire valider par l'entourage est une condition essentielle.

Archambault nous entraîne ici dans un monde absurde et tragique qu'il aborde avec une grande maîtrise de l'humour, en exploitant toutes les gammes, jouant avec le burlesque, la

farce, le comique de situation, la subtilité, l'ironie et le cynisme. Est-il possible d'être seulement simple et vrai dans un monde où il semble impératif d'avoir un objectif de carrière et d'être le meilleur pour être respecté ? Est-il possible de conserver ses amis si on ne les éblouit pas ? La différence est-elle toujours menaçante et n'existe-t-elle que pour être exploitée ?

La pièce commence par le monologue d'un personnage truculent que l'on identifie à un gérant de magasin de grande surface. Sylvio est incarné de manière absolument hilarante par Pierre-Yves Charbonneau, dont l'allure et les mimiques nous le rendent aussi drôle que détestable. On y croit, à ce parvenu de l'univers de la vente qui dit qu'un établissement sans vendeurs vaut mieux qu'un établissement sans clients ; on le trouve ridicule mais trop réel, ce petit cadre dictateur dont les arguments sont une suite de clichés d'une bête efficacité. On apprendra combien il craint par-dessus tout ces employés inoffensifs mais « instruits » qu'il soupçonne de cacher leurs diplômes pour mieux camoufler leur intention de lui voler son poste. Intellectuels, à vos cagoules...

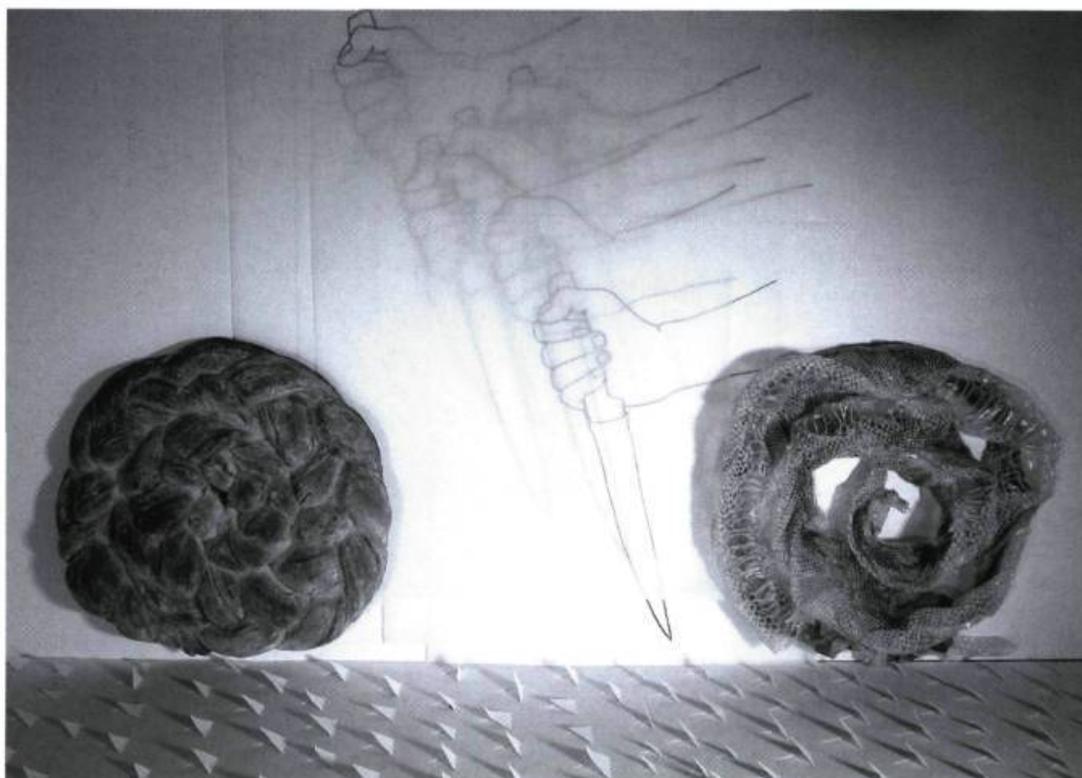
Les jeunes mariés Mireille (Édith Paquet) et David (Bertrand Alain) sont une caricature crue d'une classe avide d'utiliser les gadgets à la mode pour combler leurs ambitions et briller, mais par ailleurs empêtrée dans le côté bourgeois de ses traditions et de ses croyances. Si la psychologie de David est moins fouillée dans ce couple créé par Archambault, Édith Paquet endosse du début à la fin celle de l'épouse superficielle et scrupuleuse aux idées simplistes et conservatrices, consciente de la fragilité de son image et prête à renier les amitiés qui la mettraient en péril. Étienne (Fabien Cloutier) et Véronique (Hélène Florent) sont des personnages plus intériorisés : lui en intellectuel composé et prétentieux qui ressasse continuellement d'ineptes vérités, et elle préoccupée d'introspections amoureuses. Les deux amants traduisent bien leurs personnalités opposées : contrôle des attitudes versus inclination à la passion, empire de l'orgueil versus celui des sentiments. Pour solutionner leurs problèmes, les deux couples travaillent sur la forme plutôt que sur le contenu,

cherchant refuge dans des stratégies matérialistes pour le premier, et idéologiques pour le second. Par ailleurs, il y a Caroline (Myriam LeBlanc) dont la principale activité semble être la recherche d'un compagnon. La plus lucide, et plus mêlée que malhonnête, elle sait reconnaître la valeur de Sébastien mais hésite néanmoins à partager la vie de quelqu'un qui n'est pas « montrable ». Ce terne et pitoyable Sébastien (Stéphan Allard), personnage central de cette corrida de faux-semblants, devient de plus en plus attachant et de plus en plus omniprésent à mesure qu'il se laisse connaître : avec lui, un peu d'humanité fait surface et nous console de l'égoïsme ou de la méchanceté des autres. Stéphan Allard est très à l'aise dans ce rôle. D'abord risible et divertissant, il se transforme en être pathétique à qui l'on souhaiterait, finalement, de gagner.

Christian Fontaine signe le décor qui est simple et efficace : à gauche et à droite, deux murs en acier campent un univers froid et contemporain. Ces éléments se décomposent en lits. Un divan, des chaises, une grande et une petite table s'y ajoutent. Le va-et-vient soutenu de ces éléments de même que l'éclairage très approprié également de Fontaine permettent d'enchaîner énergiquement les multiples tableaux mis en scène par Véronika Makdissi-Warren. La belle trouvaille de cette création est la présence d'un Disc-Jockey haut perché dont les interventions entraînant rythment l'ensemble et accentuent encore l'atmosphère d'excitation et de fébrilité de ce monde de performance contemporaine. À travers sa musique rap et ses commentaires, Christian Michaud devient le *deus ex machina* de la situation.

Disparaître n'est pas nécessaire

La différence, « ma » différence, est probablement le thème obsessionnel de l'adolescence. Une époque pendant laquelle les poussées d'affirmation passionnées et frondeuses sont étouffées par le chaos du doute, de la mésestime de soi et du rejet des pairs. Cette différence-là essaie de trouver son chemin entre ses accès d'humeurs et ses contradictions internes, rebondissant constamment sur le miroir que les autres lui présentent d'elle-même,



Josée Pellerin, *Le monde selon Stefan Sweig*, 2002, impression numérique sur papier d'artiste Condar, 112 cm X 138 cm.

un miroir qu'elle voudrait tantôt voiler, tantôt séduire et tantôt fracasser dans un élan sans retour pour prendre sa place. C'est de cela que parle Jean-Frédéric Messier dans son texte, c'est de cela qu'il parle au public adolescent dont le Théâtre Le Clou a fait sa clientèle cible depuis sa fondation en 1989. Dans le mille, vraiment, ce *road-theater* et ces comédiens : de vrais « pros » ados, qui ont d'ailleurs récolté trois *Masques* (production, texte et mise en scène). Au moment de sa disparition est une pièce anthropologique, qui parle de la diversité culturelle, qu'il s'agisse de culture individuelle ou sociétale. Qui parle de choc culturel au sein de sa propre culture, la question étant de découvrir la culture qui nous convient.

La différence, ici, n'est pas de celles qu'un individu cultive à dessein et astucieusement pour se distinguer des autres : c'est une de ces différences involontaires que l'on doit assumer et contrôler, un handicap comme on dit : c'est la folie, celle du grand frère JF (Michel Bérubé). Une folie non identifiée, assez douce pour symboliser avant tout l'idée d'un comportement atypique, mais assez douloureuse pour générer l'enfermement de JF et la nécessité d'une médication suivie, l'ostracisme des uns et l'admiration des autres à son égard, toutes conséquences ou réactions qui échappent au contrôle de JF. Il est l'idole malgré lui de son cadet Dave (François Létourneau) qui veut bien le comprendre et cherche à l'aider. Ce frérolet relate ici le « *road movie* » de JF parti à l'aventure vers le désert américain avec sa copine Soyal (Valérie Cantin), à la rencontre des Hopis. Les pilules salvatrices s'épuisent au cours du « *trip* » initiatique qui, d'abord rempli de projets de films, de manœuvres artistiques plutôt subversives et de

rituels amérindiens, se termine finalement par une chasse de survie dans le désert, la destruction volontaire du véhicule subtilisé à Dave, l'intervention de la police puis celle de Dave venu à la rescousse de JF dans ce bout du monde. Voilà où en étaient les choses au moment de la disparition de JF. Une disparition étrange. Une fois l'an, Dave reçoit de lui un signe visuel, un dessin qui lui parvient de la réserve amérindienne. Une œuvre énigmatique qui semble émaner d'une culture ancienne, d'un monde où son esprit a enfin construit son nid : un monde des esprits, ceux de l'art, de l'âme et des rituels anciens, ceux qui réconfortent et apaisent, comme le font les Katchinas, ces esprits des Hopis qui descendent des montagnes pour faire fructifier la terre.

La mise en scène de Benoît Vermeulen est un joyeux mélange de prouesses professionnelles et d'anti-performances, artistiques et physiques. C'est une suite de tableaux où les ambiances sont littéralement bricolées grâce à toutes sortes de dispositifs ingénieux actionnés par François « Dave » Létourneau qui fait preuve d'une coordination inépuisable. Le personnage se confond ici avec l'individu : également maître de cérémonie, puis appariteur, Dave joue Dave dans cette histoire, mais le plus souvent il la raconte, micro en main, depuis l'univers ludique et techno de sa chambre d'ado. Sa gestuelle maladroite est celle des adolescents qui avancent sans filet entre les pôles de l'enfance et de l'âge adulte. Les effets d'éclairage (Mathieu Marcil) et la musique originale de Sylvain Scott soulignent ces passages nécessaires, ceux de la vie et ceux de sa représentation sur scène. Le décor et la maquette (Raymond Marius Boucher) animée par Létourneau sont de facture enfantine et naïve,

bricolages évoquant la créativité expressionniste des jeunes. On relève notamment la projection vidéo en direct de petits objets que l'on déplace *in situ* sur une mini scène « *patentée* » du monde, ou encore la projection de bandes vidéo (Benoît Prégent et Jean-Philippe Rossi) trahissant l'amateurisme ou les premiers essais d'un cinéaste en herbe. Ce contexte extrêmement original de fouillis bon enfant crée un cadre souple et décontracté, propice pour aborder et apprivoiser certains sujets graves comme l'automutilation, les comportements sociaux, la violence et l'utilisation de la pharmacopée institutionnelle (et ses effets secondaires) dans le traitement de la maladie mentale. On voit un JF mal dans sa peau, parce que mal dans sa société, qui tente de fuir cette contention par les drogues et cherche ailleurs son salut : il fréquente l'univers fantastique des livres, creuse le sol à la recherche d'un peuple mythologique, invente le personnage imaginaire de Soyal, et enfin, il trouve la société hopi où sa folie est acceptée, où il devient possible de créer des œuvres bien réelles.

Finalement, on aura montré qu'il y a un espoir pour la différence. Michel Bérubé me rassure : les adolescents, emballés par le spectacle, saisissent bien que l'on fait allusion à une conclusion heureuse, dans laquelle l'art est présent. La disparition de JF n'est donc pas associée au suicide. On peut croire que chaque comportement, si atypique soit-il, peut trouver un refuge où s'épanouir sans fracasser des miroirs, sans broyer cette noire image que les autres en font. Il y a toujours quelque part un lieu ou une personne qui nous ressemble.

JACQUELINE BOUCHARD